



Pour découvrir
le monde et ses cultures

Le yoga : origine et histoire

Bernard Sergent

Chercheur au CNRS Président de la Société de mythologie française

Pour les Occidentaux, le yoga est souvent perçu comme un simple ensemble d'exercices corporels permettant d'atteindre un certain équilibre. Loin d'être seulement une discipline, qui à ces exercices, mêle méditation et ascèse, le yoga est une doctrine spécifiquement indienne, qui s'insère dans la culture religieuse et la philosophie hindouiste dont il est une option. Bernard Sergent après avoir distingué les diverses variantes du yoga, aborde la question de ses origines et de la participation d'idées antérieures à la constitution de l'hindouisme.

S'unir à l'âme du monde...

Le mot *yoga* est la contraction, régulière en vieil-indien, de **yauga*, substantif formé à partir de la racine sanskrite *yuj-* (à lire *youdj*), dont le sens de base est « mettre sous le joug », et par extension « lier, attacher », « fixer l'esprit », « mettre en activité »... Le terme est apparenté à notre propre mot *joug*, en latin *jugum*, et c'est bien l'idée de « joug » qui définit le yoga ; cependant, notre propre représentation de l'objet, héritée des Romains, évoque la soumission comme dans l'expression « passer sous le joug » ; au contraire l'idée indienne est qu'il faut unir en un même « attelage » l'intellect ou *buddhi* de celui qui pratique le yoga – le *yogin*, ou encore *sâdhaka* – et l'*âtman*, l'âme universelle du monde ; cette âme, pour beaucoup, s'identifie au dieu qui est lui-même comme une âme universelle, soit Brahmâ, par exemple au neutre, *brahman*, soit le *Purusa*, l'être cosmique, à son tour identifié, selon les textes, à Shiva ou à Vishnou.

Le yoga consiste à atteindre ce résultat par des voies en quelque sorte « raccourcies » par rapport à celles qui étaient proposées « avant » par les brâhmanes. Celles-ci reposaient sur l'apprentissage : surtout celui des hymnes religieux, les *Veda*, et, pour les brâhmanes eux-mêmes, celui des textes de la tradition védique, *Brahmana*, *Âranyaka*, *Sûtra*, *Shâstra*, *Upanishad*... Le but de cette opération, dans l'Inde du I^{er} millénaire avant notre ère comme dans celle, hindouiste, d'aujourd'hui, est d'atteindre la « délivrance » ou *moksha*, c'est-à-dire d'échapper aux conditions qui sont malheureusement celles de la grande majorité des hommes, qui, à leur mort, se réincarneront dans des animaux, des plantes, des castes inférieures. La rigueur brahmanique promettait d'échapper à ce cycle infini de renaissances, le *samsâra*, si, au terme d'une vie consacrée à l'étude et au respect scrupuleux des rites, on mourait en véritable « état de grâce ».

Bouddhisme et jainisme

Il s'est trouvé, en Inde, sans doute de tout temps, mais singulièrement aux alentours des V^e et IV^e siècles avant notre ère, de puissants courants d'opinion qui critiquèrent l'exigence brahmanique, et souhaitèrent parvenir à la délivrance sans passer par toutes les étapes requises. L'aspect social du problème est central : dans une société entièrement hiérarchisée – *Homo hierarchicus*, disait Louis Dumont pour désigner l'homme indien –, la délivrance orthodoxe ne pouvait concerner que les seuls brâhmanes parvenus, en une réincarnation, au sommet de la hiérarchie sociale, et en aucune manière les castes inférieures qui sont, par ordre descendant, les *kshatriya* ou guerriers, les *vaishya* ou éleveurs et commerçants, les *sudra* ou serviteurs. Il fallait aux représentants de celles-ci plusieurs générations de vie parfaite pour espérer renaître dans la caste immédiatement supérieure, et, finalement, renaissant brâhmane, espérer parvenir à leur mort à la béatitude de

l'identification à l'âme du monde.

On comprend alors que certains de ces mouvements soient nés dans la caste des *kshatriya*, dont la fonction est d'être active et dont le mode de vie aristocratique – les *kshatriya* fournissaient avant tout les rois – pouvait permettre parfois de se consacrer à une rigueur de vie toute brahmanique. L'un de ces mouvements sera le bouddhisme, un autre le jaïnisme.

Le yoga dans les Upanishad

Le yoga, qui ne rompt pas avec le brahmanisme, contrairement à ces deux mouvements, mais va profondément l'influencer de l'intérieur, se manifeste à peu près au même moment. Le plus ancien texte qui le mentionne est une des *Upanishad*, assez ancienne pour figurer parmi celles qui méritent le nom d'« *Upanishad* védiques », la *Katha Upanishad*. « Ancien » est un terme très relatif : la chronologie des *Upanishad*, comme de toutes les œuvres de l'Inde ancienne, est très mal fixée. On a précisément essayé de déterminer celle des *Upanishad* grâce aux relations qu'elles pouvaient avoir avec les premiers textes bouddhistes, qui expriment souvent des idées proches d'elles : mais la chronologie du bouddhisme est tout aussi imprécise, et les dernières datations tendent à rabaisser son créateur, Siddharta Gautama Sakhyamuni, jusqu'au IV^e siècle avant notre ère. Dater la *Katha Upanishad* du même siècle ou du précédent n'est, au plus, pas une absurdité.

L'affabulation de la *Katha Upanishad* n'est pas indifférente pour ce que je vais exposer plus tard. Un jeune brâhmane, Naciketas, a été envoyé chez Yama, le roi des morts, par son père, dans un moment d'irritation. Mais Yama était absent pour trois jours et ne peut donc satisfaire aux devoirs sacro-saints de l'hospitalité. Il répare ce manquement peu après, en accordant des faveurs à Naciketas. L'accomplissement de ces faveurs prend la forme d'un enseignement de Yama au jeune homme : comme tous les textes indiens anciens, sa forme est celle d'un dialogue entre un maître et un disciple. La mention du yoga viendra dans le cours de la réponse de Yama à une question, essentielle, de Naciketas : après la mort, continue-t-on à vivre ? Yama expose alors l'identité de l'esprit central du monde, qu'il appelle le *brahman*, identifié à l'âtman – discours commun à la plupart des *Upanishad* –, et développe :

« L'esprit est au-delà du non-manifesté, il est pervadent, dénué de signe. *La créature qui l'a reconnu est libérée et va vers l'immortalité.*

« Sa forme ne se présente pas à voir, nul ne la voit du regard. On l'informe par le cœur, l'intellect, la pensée ; ceux qui le savent deviennent immortels.

« Quand se tiennent au repos les cinq modes de connaissance avec la pensée, et que la raison ne bouge plus, c'est ce qu'on nomme la voie suprême.

« On la comprend sous le nom de yoga, cette ferme emprise sur les sens. On devient alors concentré, car le Yoga est production [d'un monde intérieur] et résorption [des perceptions extérieures] » (*Katha Upanishad*, VI, 8-11, traduction de Louis Renou).

La doctrine apparaît, en ce premier texte qui la mentionne, déjà largement achevée : les idées essentielles du yoga s'y trouvent, à savoir l'immortalité acquise par union à l'âme du monde, union qui ne s'obtient plus par le seul mode brahmanique de sortie du *samsâra* mais grâce aux cinq modes de connaissance du *brahman*, modes qui impliquent tous une résorption en soi, une suspension des perceptions et des sensations.

La « connaissance » ici mentionnée n'est pas la « connaissance » brahmanique, faite d'érudition prodigieuse obtenue par l'apprentissage de quantité de textes. Il s'agit d'une « connaissance de soi », par repliement des perceptions sur son soi, c'est-à-dire sur sa propre âme, fragment de l'âme universelle : c'est pourquoi ce repliement et cette mise entre parenthèses du monde extérieur

aboutissent à l'identification à l'âme du monde. Au niveau le plus haut de concentration mentale ou *samâdhi*, le yogin perd conscience de lui-même comme être empirique, existant en ce monde, et n'est plus que cet élément à peine différencié de l'être du monde.

Cela dit, les *Upanishad* sont des textes spéculatifs, et le passage de la *Katha Upanishad* sur le yoga est comme l'intrusion d'une pratique dans la réflexion d'alors.

De l'Inde védique à l'hindouisme

Je reviendrai sur ce point qui est relativement peu important pour l'historien des idées – il lui suffit d'avoir repéré le commencement, l'apparition du yoga dans le discours –, mais qui est crucial pour l'historien qui s'attache à comprendre quelle est l'origine précise du yoga et qui cherche à analyser le processus qui a fait finalement passer l'Inde très aristocratique du temps des *Veda* et des *Brahmana*, où l'héritage de ses ancêtres Indo-Européens se manifeste systématiquement, comme Georges Dumézil l'avait montré, à l'Inde postérieure ; dans cette dernière, les grands dieux ne sont plus ceux des textes védiques, mais Shiva et Vishnou deux « nouveaux venus » qui ne sont en fait pas si nouveaux, mais qui étaient antérieurement beaucoup plus discrets ; de plus, une profusion de figures nouvelles prennent, à côté de celles-là, le devant de la scène : ainsi la déesse, Devî, et ses multiples formes, Krshna – incarnation de Vishnou –, Skanda et Ganesha, fils de Shiva... ; enfin, les textes référentiels ne seront plus ceux de la grande époque brahmanique, mais les deux épopées, *Mahâbhârata* et *Râmâyana*. Signe des temps, dans le passage le plus célèbre, sans doute, de la première de ces deux épopées, à savoir le discours fait par Krshna au grand guerrier Arjuna, et appelé la *Bhagavad-Gîtâ*, le dieu expose que le renoncement est le yoga, « car, dit-il, on ne peut être un *yogin* sans avoir renoncé au désir ». On appelle « hindouiste » cette Inde post-védique et caractérisée par les cultes que je viens d'indiquer, par la référence aux épopées, et où le yoga prend toute son ampleur, mais l'on n'est guère en mesure de percevoir les processus qui ont amené, rapidement, en peu de siècles, l'éclosion de cette Inde nouvelle dont seuls quelques signaux, tels le passage cité de la *Katha Upanishad*, et ceux qu'on trouve encore dans deux autres *Upanishad*, la *Maitrî* et la *Svetâsvatara*, mentionnant également le yoga, pouvaient, antérieurement, laisser entrevoir l'avènement.

Les principales variantes

Un des caractères de l'hindouisme est qu'il se partage en une multitude de courants et de sectes : chacun et chacune a développé son yoga – et même les bouddhistes qui n'en avaient théoriquement pas besoin puisque la doctrine de leur maître aboutissait par d'autres moyens au même résultat. Il y eut pourtant toute une école de yoga bouddhiste ; c'est un terme du yoga, *dhyâna*, désignant précisément la concentration, qui, utilisé dans les livres yogiques des bouddhistes, passa au Tibet, en Chine et finalement au Japon, où il a abouti au mot *zen*.

Codifiant ses méthodes, le yoga se partage lui-même en une multitude de variantes dont voici les principales. Le *Râja-yoga*, « yoga royal », ou *Pâtanjâla-yoga*, « yoga de Patañjali », privilégie – pour parvenir au but qui, lui, reste inchangé – l'action, y compris la pensée ; le *Karma-yoga*, « yoga de l'action », quoique son nom corresponde mieux au précédent, met l'accent sur l'action sans désir de rétribution ; dans le *Bhakti-yoga*, « yoga de l'adoration », l'amour mystique doit servir le but recherché – et la *bhakti*, l'adoration allant jusqu'à l'amour effusif envers la divinité, est un autre trait qui caractérise l'hindouisme, s'opposant au ritualisme froid de la période brahmanique antérieure ; le *Hatha-yoga*, « yoga de la violence », insiste sur l'entraînement du corps : c'est sans doute pourquoi il a pris en Occident où son aspect visuel et fait, apparemment, d'extériorité convenait mieux à des gens qui sont à des années-lumière des conceptions indiennes que les précédents et les suivants, qui ne peuvent se pratiquer sans une adhésion entière aux dites conceptions ; le *Kundalinî-yoga*, « yoga du [serpent femelle] Kundalinî », et le *Laya-yoga*, « yoga de la résorption », sont les formes sexuelles du yoga, en cela qu'ils entendent utiliser l'énergie

sexuelle, incarnée par la Kundalinî, pour purifier entièrement leur être et obtenir par là la fusion avec l'âme du monde ; le *Jñâna-yoga* est le « yoga de la connaissance », c'est-à-dire de la connaissance de soi, dans la lignée définie dès la *Katha Upanishad* ; enfin le *Mantra-yoga*, « yoga des formules », tente d'acquiescer la délivrance par la récitation de fragments, les *mantra*, du *Rig-Veda* ou de l'*Atharva-Veda*.

Signalons, avant de revenir sur la question proprement historique, deux aspects du développement du yoga.

Yoga et tantrisme

Les yoga à composante sexuelle étonnent ; ils forment pourtant une part essentielle de la mystique hindoue, et ont essaimé hors de l'Inde, au Tibet et en Mongolie principalement. Ils sont issus de la rencontre du yoga avec un autre mouvement de la mystique de l'Inde ancienne, appelé le tantrisme – de *tantra*, « trame » d'où « règle » – dont la finalité est également la délivrance. Ses origines sont plus cultuelles que celles du yoga : lui aussi aspect intrinsèque de l'hindouisme, il pose que la délivrance peut provenir de la *bhakti*, de cet amour fusionnel avec la divinité que je mentionnais ci-dessus. La divinité n'est plus alors Shiva, le dieu yogin et dieu principal des yogin, ni a fortiori Vishnou, qui lui a cédé la place après avoir, dans plusieurs textes anciens, tenu le premier rang, mais une figure féminine, la Sakti, « énergie » conçue en quelque sorte comme l'émanation du dieu suprême-âme du monde, par définition immobile, pour précisément mettre du mouvement dans le monde et tout simplement lui donner existence. La Sakti est certes inséparable de Shiva, mais c'est à elle que s'adresse le culte. Plus que le culte, c'est la *bhakti*, l'amour de la divinité, qui va jusqu'à l'identification avec elle. Il est dès lors compréhensible qu'un aspect érotique se développe dans ce cadre.

Il rencontre le yoga par son aspect transgresseur de toute limite : dans le tantra, tout ce qui est interdit par les règles brahmaniques, le *dharma*, peut être transgressé, pourvu que le rituel sanctifie la transgression et la transforme en outil de délivrance. Le yoga lui-même est dans l'outrance, lors même qu'il se conforme pleinement aux conceptions hindouistes : se retirant du monde environnant, il est, en son immobilité hiératique, une image à la fois singulière et banale du paysage indien, au même titre sur les ascètes nus et les membres de sectes shivaïtes qui vivent dans les cimetières, se nourrissant de ce qui s'y trouve...

On sait ainsi, même si de bien rares Occidentaux ont pu le vérifier *de visu*, que les courants tantristes se répartissent en deux versants, appelés respectivement de la main droite et de la main gauche, les seconds ou *Vamâchâra* pratiquant des unions sexuelles collectives en lesquelles, je le répète, les limites n'existent pas, et peuvent donc être homosexuelles aussi bien qu'hétérosexuelles. Consommation de boissons alcoolisées, récitation de formules sacrées, pratiques magiques accompagnent ce « yoga » là.

En tout cas, son aspect mystique et mythique est exprimé par la conception qui commande les rites du *Kundalinî-yoga* ou *Laya-yoga* : la moitié inférieure du corps étant prise pour une représentation de la moitié inférieure du monde, et de même pour la moitié supérieure, sept cercles ou *cakra* – mot indien identique à notre mot d'origine grecque, *cycle* – partagent celle-ci, de la base de la colonne vertébrale au cerveau ; le cercle le plus haut est celui de la conscience pure. L'opération yogique consiste à réunir l'air inspiré ou *prâna* et l'air expiré ou *apâna* pour les conduire au sommet de la tête, au cercle supérieur, qui s'identifie à Shiva et donc, au but final de l'opération ; c'est dans ce cadre qu'est imaginé, par matérialisation en quelque sorte, le mouvement de la Kundalinî : ce serpent, dont le nom signifie « la Lovée », est en temps normal endormi à la base du *linga* situé au centre du cercle inférieur, autrement dit le pénis, où il (elle) représente la sakti en quelque sorte individuelle de chaque être humain masculin. L'opération yogique/tantrique consiste alors à réveiller le serpent, puis à lui faire franchir progressivement les six premiers cercles lors du « brisement des six cercles » ou *satcakrabheda*, par l'emploi judicieux des souffles

mobilisés. Des méthodes – pression sur le ventre, blocage des souffles en fermant les orifices respiratoires – sont employés à cet effet, il en résulte un échauffement qui réveille le serpent et celui-ci commence son ascension, du scrotum à la colonne vertébrale et de là au cerveau – tous organes contenant, selon une physiologie primitive très répandue, la même substance.

Ce yoga est partiel : il a valeur d'initiation, le rite le remplit, et il ne vise pas réellement la délivrance.

Il en est de même de développements récents ou en tout cas, actuels, où l'on observe qu'il est possible de se dire yogin à bon compte.

Dans l'Inde du Sud, qui fut le refuge de l'hindouisme à l'époque des États musulmans du nord, lors du sacrifice âgamique, c'est-à-dire végétarien, les sacrificiants sont, au moins le prétend-on, des yogin. Dès lors le terme ne désigne pas ceux qui effectivement se livrent à des activités yogiques, mais devient une sorte de qualificatif marquant l'honorabilité de sacrificiant.

La question des origines

Le yoga est une discipline spécifique à l'Inde, il s'agit donc nécessairement d'une création, d'une élaboration, appartenant à cette culture. Peut-on préciser le processus ?

Un indianiste n'aurait qu'une réponse : création indienne, le yoga ne peut avoir ses sources ailleurs que dans l'Inde, et de fait on le voit apparaître dans les *Upanishad* puis se développer progressivement dès les époques historiques anciennes.

C'est, hélas, faire là l'impasse sur une question rarement abordée par les auteurs d'ouvrage sur l'histoire de l'Inde et qui peut se résumer ainsi : comment ont pu se produire, en un surgissement rapide, l'extraordinaire diversité et le renouvellement profond des idées, des dieux et des pratiques de l'hindouisme, par rapport à la période brahmanique antérieure ?

Je parle bien de rapidité : l'*Upanishad* qui nous parle du yoga est datable, comme la plupart des *Upanishad* dites védiques, des V^e ou IV^e siècles ; le *Mahâbhârata* paraît remonter, c'est ce que suggère Madeleine Biardeau, au III^e siècle, ayant été composé en réaction au règne en Inde d'Asoka, grand empereur bouddhiste, et c'est avec cette épopée qu'apparaissent, soudainement, la plupart des divinités et des concepts qui forment la base de l'hindouisme. Cette soudaineté n'est nuancée que par l'existence de quelques signes avant-coureurs, comme la mention du yoga dans quelques *Upanishad*, et la recherche même, dans les écrits de cette série, d'une définition de l'âme du monde, qui tranche parfaitement avec les préoccupations des ouvrages antérieurs, à contenu ritualiste et normatif. En d'autres termes, on a l'impression qu'un intense bouillonnement idéologique opérait dans des catégories sociales qui n'avaient nulle part à la rédaction des *Veda* ou *Brâhmana*, *Sûtra*, *Sâstra*, et que leur pression influe sur l'idéologie des Brâhmanes à l'époque où certains d'entre eux se posent les problèmes dont traitent les *Upanishad* ; puis, lorsqu'il faut bien s'appuyer sur ces couches sociales contre la menace bouddhiste, ce bouillonnement donne brutalement naissance à l'épopée : comme en un miracle, apparaît une religion nouvelle, sûre d'elle, prodigieusement riche, renouvelant totalement la matière idéologique de l'Inde.

Le yoga est né dans ce bouillonnement : au V^e ou au IV^e siècle la *Katha Upanishad* sait ce que c'est, alors qu'aucun texte n'en a parlé avant, et peu après la *Bhagavad-Gîtâ* définit le renoncement et le yoga dans la bouche d'une incarnation, toute nouvelle alors, de Vishnou.

Quatre hypothèses

Alors, que s'est-il passé avant ? Sur l'origine du yoga, les hypothèses sont diverses, et les

principales sont celles-ci :

- Le yoga est un développement d'une pratique indienne antérieure, le *tapas* ; en effet, les textes indiens sont unanimes à situer bien avant l'apparition du yoga, du tantra, de la *bhakti*..., une pratique à laquelle ne se livraient que les brâhmanes, et qui consistait en exercices permettant l'échauffement : *tapas* est le mot sanskrit signifiant « chaleur », apparenté, par le latin *tepidus*, à notre mot *tiède*. Le *tapas* n'avait pas pour but la délivrance, mais plutôt la puissance, car les mortifications que s'imposaient les brâhmanes de ce temps-là devaient accroître leur pouvoir, et demander, mieux, imposer aux dieux leurs exigences ; dans les cas les pires de la mythologie, un individu pouvait s'emparer des pouvoirs des dieux en les chassant de leur place. L'échauffement se retrouvera, sinon dans le yoga proprement dit, dans cette pratique mi-yoga mi-tantra qui veut que l'échauffement du corps réveille le serpent femelle ; la gestuelle des brâhmanes pratiquant le *tapas* paraît annoncer celle des yogin ; comme le yogin, celui qui pratique le *tapas* s'isole du monde, se replie sur lui-même, s'impose des exercices d'une dureté inimaginable pour nous autres Occidentaux. Dès lors, le yoga pourrait être une « démocratisation » de l'ancien *tapas* brahmanique, avec réorientation des buts : non pas s'imposer aux dieux, mais se confondre, se résorber en la divinité.

- La découverte à Mohenjo-Daroh, dans la civilisation de l'Indus, d'une statue de danseur rappelant les poses que l'Inde historique donnera à son dieu danseur, Shiva Natarâja, a fait penser à son découvreur, l'archéologue John Marshall, que l'on avait là l'image la plus ancienne du yogin, car Shiva est le grand dieu du yoga. Cette question est fort controversée et l'on opposera en tout cas à Marshall et à ses successeurs que le plus ancien dieu du yoga, dans les textes, n'est pas Shiva mais Vishnou. Par ailleurs, fonder une théorie historique sur une base aussi mince n'est pas de bonne méthode : on attendra que la civilisation de l'Indus ait fourni quelques autres recoupements pour parler d'une origine indusienne du yoga. Il faut savoir que des centaines de sites ont été aujourd'hui fouillés, or cette confirmation n'a pas été fournie.

- Récemment, une origine indo-européenne a été suggérée par le professeur Nick Allen, d'Oxford : sachant que le zen japonais se caractérise par une maîtrise de l'usage de l'arc, que *zen* vient du vieil-indien *dhyâna*, enfin qu'un exploit à l'arc du héros Arjuna, dans le *Mahâbhârata*, a été souvent comparé, à un exploit semblable d'Ulysse dans l'*Odyssée*, ce chercheur a souligné qu'Ulysse est un homme d'intelligence et de ruse, et que ces qualités intellectuelles rappellent celles dont doit faire preuve un yogin. S'il en était ainsi, il s'agirait de très lointaines origines, qui demeurent bien loin de l'élaboration indienne de la discipline. On sait qu'on a pratiqué en Irlande ancienne, c'est-à-dire dans le domaine celtique, et en Grèce ancienne, certaines épreuves, telle que fixer le soleil pendant toute une journée, ou rester immobile, ou encore danser, sous le soleil le plus chaud, choses qui figurent aussi parmi les austérités des brâhmanes de l'Inde ancienne : là encore, si filiation il y a entre pratiques des anciens peuples indo-européens et yoga, le chemin est long qui mène de celles-ci à la discipline indienne.

- Il reste une origine qui n'a, à ma connaissance, pas souvent été suggérée, et qui pourtant me paraît incontestable. Non pas certes « l'unique » origine, mais une composante dans la longue gestation qui a abouti à l'apparition du yoga quelques siècles avant notre ère. Il s'agit de l'apport chamanique. Certes, Mircea Eliade, dans son grand livre sur le yoga, y a songé, mais principalement pour expliquer des aspects secondaires, comme la perception fréquente, dans la masse indienne, du yogin comme un magicien, et les pouvoirs qui lui sont attribués de voler, de se déchiqueter puis se reconstituer, de faire venir la pluie, et marcher sur le feu... Il relie cet aspect chamanique à l'influence de cultures mitoyennes de celles de l'Inde, en particulier à l'Assam, où se côtoient Indiens de langue indo-arya et Indiens de langue tibéto-birmane, dont la culture est fondamentalement chamanique. En effet, souligne-t-il, le tantra, si lié au yoga en son histoire, a eu l'Assam pour terre d'élection sinon d'origine. Mais je me demande s'il ne faut pas aller plus loin, et envisager une participation d'idées chamaniques aux racines même du yoga.

Le chamanisme

Il faut rappeler que la participation de cultures pratiquant le chamanisme à la constitution même de la civilisation indienne est certain : j'ai donné divers exemples dans mon livre *Genèse de l'Inde*, tels ces mythes dont la répartition comprend l'Inde et l'Asie orientale, ou l'Inde, la Sibérie et l'Amérique. Dès les *Brahmana* apparaît ainsi le mythe du plongeon cosmogonique où Vishnou prend la forme d'un sanglier et plonge au fond de l'océan pour y prendre un petit peu de vase dont on fera la terre. Ce mythe est essentiellement celui de peuples du monde chamanique, en Sibérie et en Amérique du Nord, et n'est ici qu'un exemple parmi beaucoup d'autres. L'apport de ces mythes en Inde n'est pas mystérieux : une partie de la population de l'Inde, au nord-est – en Assam, pays des Naga –, au nord au pied de l'Himalaya, et aussi dans le Dekkan, est originaire d'Asie de l'Est et d'Asie du Nord. Naga et Népalais sont linguistiquement apparentés aux Tibétains et plus loin aux Chinois, les Munda du nord-est du Dekkan sont du même groupe linguistique que les Khmer, et tous ces peuples ont encore aujourd'hui des chamanes. Or, on sait qu'il y a deux mille ans ils couvraient encore une large partie de la plaine du Gange, où il n'y a plus aujourd'hui que des Indiens parlant des langues indo-arya : on ne saurait donc mieux percevoir comment le bouillonnement dont je parlais plus haut s'est fait corrélativement à l'expansion de ces dernières langues vers le bas Gange et vers le Dekkan, et qu'il incluait donc de larges fractions de ces peuples dont les survivants ne maintiennent dans les franges nord du pays ou dans les montagnes du centre.

À ce sujet, le mythe cité au tout début de l'histoire du yoga, celui de Naciketas, est suggestif : il s'agit d'un voyage au monde des morts, d'où le héros fait finalement venir le roi, Yama, pour l'instruire. Or, l'action chamanique par excellence est un voyage dans l'autre monde, où il va, c'est-à-dire où son âme va chercher les esprits, soit pour leur demander d'intervenir dans ce monde-ci pour favoriser la chasse, soit pour qu'ils rapportent à un malade l'âme qu'ils ont prise, causant ainsi la maladie. De telles actions ont lieu dès l'apprentissage du jeune homme ou de la jeune femme qui deviendra chamane ; sous cet angle de vue, on s'attendrait à ce que l'enseignement de Yama à Naciketas consiste en un apprentissage du chamanisme, alors qu'on débouche sur le yoga.

Dans les temps postérieurs, on raconte bien souvent que de grands yogin sont descendus aux Enfers, en laissant leur corps sur terre, ou qu'ils ont été capables de quitter leur corps pour entrer dans celui d'un cadavre et le ressusciter, actions qui rappellent celle de Naciketas et sont, si je puis dire, « encore plus » chamaniques.

En guise de synthèse

Dès lors, je crois pouvoir synthétiser ce qui précède sous la forme suivante :

a) La source principale du yoga est assurément le *tapas* pratiqué par de grands brâhmanes à l'époque « védique ». Ce *tapas*, consistant en épreuves qu'ils s'imposaient, leur conférait des pouvoirs surnaturels. À son tour, il poursuit d'anciennes conceptions qualifiables d'indo-européennes, puisqu'on en trouve des expressions dans d'autres cultures indo-européennes anciennes.

b) Lorsque les Indo-Arya s'étendent dans la plaine du Gange, ils se mêlent à des populations de culture est-asiatique, pratiquant le chamanisme. Ni les uns ni les autres ne devaient être très nombreux lorsque se fait cette interpénétration culturelle, mais la mise en culture de la plaine du Gange multiplie la population ; dans ce nouveau peuple, les éléments tibéto-birmans et munda jouent un important rôle idéologique mais aussi économique : ils apportaient à la culture arya des éléments orientaux, avant tout le riz. C'est ainsi que de nombreux mythes et des conceptions chamaniques entrent dans la constitution de la culture indienne.

c) Des phénomènes sociaux, liés assurément à cette croissance démographique et à la constitution d'États, entraînent une revendication des castes inférieures aux brâhmanes à participer de leurs privilèges. Bouddhisme et jaïnisme l'expriment, par une rupture qui s'approfondit rapidement, tandis qu'une vague de fond populaire impose progressivement au brahmanisme une synthèse visant la délivrance « en cette vie » : c'est le yoga, formé d'un tronc principal brahmanique – le *tapas*, ses pratiques et ses pouvoirs – complété d'une conception largement chamanique de l'âme et de ses capacités à se séparer du corps et à voyager au loin.

d) À l'époque des empereurs bouddhistes, les bouleversements entraînent, de la part des couches sociales idéologiquement dominantes, les brâhmanes, d'importantes concessions aux revendications populaires. Ainsi naît l'hindouisme, avec l'arrivée brutale sur le devant de la scène de cultes de dieux à fonction sotériologique, et, corrélativement, du yoga, qui va en quelques siècles croître en puissance et se diversifier à l'infini.

Note : Les noms notés *sh* et *s* se prononcent à peu près comme notre *ch*.- Je ne mets pas de marque de pluriel français aux noms indiens. Le contexte suffit d'ordinaire à savoir si tel mot est singulier ou pluriel. De même, on prendra garde à prononcer le *g* toujours dur (*yogin* se prononce *yoguin*), et le *c* des mots indiens se prononce *tch*, l'*u* est toujours un *ou*.

Bernard Sergent

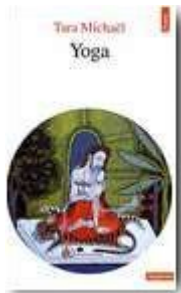
Décembre 2002

Copyright Clio 2011 - Tous droits réservés

Bibliographie



Le yoga. Immortalité et liberté
Mircea Eliade
Payot, Paris, nouvelle édition 1991



Yoga
Tara Michaël
Seuil, Paris, 1995